

FANTAISIE.

Oh primavera ! gioventu dell' anno.
Oh gioventu ! primavera della vita,

Oh printemps ! jeunesse de l'année.
Oh jeunesse ! printemps de la vie.

PRIMAVERA.

I.

1 Combien j'ai suave et fraîche souvenance de ces jours vermeils, où, folâtre enfant, ivre de liberté, d'air et de lumière, le cœur léger comme l'aile des papillons dorés, je n'avais d'autre souci que d'émettre mes bonheurs ingénus parmi les grands bois, près des sources moirées, ou sur le velours des prairies;—tour à tour bondissant parmi les foins en fleurs, tout baignés de rosée,—ou éparpillant, lutin espiègle, leurs meules odorantes,—ou taquinant les moissonneurs courbés sur les blondes gerbes,—ou, les joues barbouillées de fraises, les cheveux couronnés de grappes de bluets, cueillant les nids harmonieux !

Oh ! qui me rendra mes ivresses enfantines, mon beau ciel bleu, mon front rose, mes courses dans les blés d'or, ou dans les glaïeuls en fleurs, mes fraîches matinées,—heures charmantes,—extase de la vie,—où le cœur n'est que le brûlant encensoir d'où s'exhalent sans cesse de divines ambrosies; où les sens, encore endormis dans leurs chastes corolles, s'épanouissent à tous les zéphyrs, s'ouvrent à toutes les ivresses ?

Oh ! joies de ma blonde enfance ! colombes de mon cœur hors du nid envolées,—ne ferai-je donc plus jamais résonner mes sourires sur vos ailes frémissantes ?

Hélas ! éteints pour jamais, — pour jamais évanouis ces rayons éblouis de mon aurore !

Et vous aussi, chers lecteurs, ne pleurez-vous pas ces joyaux tombés de vos radieuses couronnes, ces premières caresses du bonheur si vagues et si douces qu'on dirait les mystérieux concerts de nos anges gardiens ?

Ah ! pleurons ensemble;—car nos âmes dé-

1 Cette fantaisie, qui précède la Légende de la Jongleuse, paraîtra au premier abord un hors d'œuvre, mais, si l'on prend la peine d'y regarder de près, on verra que cette longue rêverie se rattache assez intimement au sujet, puisqu'elle dessine un coup d'œil général des lieux où se passent les scènes de la Légende.

chues une fois chassées par les ans de cet Eden enchanté de la vie, n'y retournent jamais !

De tous ces bonheurs envolés, il ne reste plus qu'un linceul embaumé :

Un souvenir.

Mais du fond de l'urne vide, ce doux parfum s'exhale sans cesse.

Parmi tous ces souvenirs, il en est un surtout pour moi dont les doigts sonores font vibrer dans mon âme des cordes inconnues et soulèvent d'ineffables harmonies.

Pourquoi, tout petit enfant, abandonnant parfois tout à coup mes naïfs hochets, demeurais-je un moment tout pensif ?

Ah ! c'est qu'une étrange voix tintait à mon oreille et me parlait au fond du cœur.

Ce n'était pas le murmure des cascades,
ni le bourdonnement des insectes,
ni les éclats de rire des enfants,
ni les mugissements des troupeaux,
ni les voix d'hommes ou de femmes,
ni le frémissement des avoines courbées par les tièdes zéphyrs.
ni les rires des faueurs,
ni les plaintes du vent dans les cimes chenues des vieux érables,
ni les notes tour à tour métalliques ou veloutées des superbes *gogius* voltigeant sur les foins diaprés,
ni les tintements pieux des cloches lointaines,
ni la forte clameur qui sort des noires voûtes des bois,
ni les échos des montagnes,
ni les mystérieuses haleines suspendues aux lèvres de la nuit,
ni les muettes harmonies qui descendent des étoiles.

Planant au-dessus de tous ces bruits, un son lointain,—un écho immense m'entretenait tout bas.

Attentif, j'écoutais un moment l'étrange voix;—mais l'enfant était trop petit, la voix trop sublime; l'enfant ne comprenait pas encore et reprenait bientôt ses jeux.

Il ne se demandait pas encore quelle secrète influence l'entraînait sans cesse, avec un charme